

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

LE FANTASQUE.

N. AUBIN, Rédacteur, No. 2, Rue Grant, St. Roch.
W. H. RUVEN, Imprimeur, PROPRIÉTAIRES, No. 7, Rue des Prairies, St. Roch.

CONDITIONS.

Ce Journal se publie au N. 2, 2, Rue Grant, St. Roch, de x fois par semaine, le LUNDI et le JEUDI. La feuille de Lundi contient 8 pages et se vend quatre sous; celle du Jeudi en a 4 et se vend deux sous. L'abonnement est de un shelling par mois, ou dix shellings par année, payable d'avance. On peut souscrire pour autant de mois que l'on veut. Les frais de poste se monteront à cinq shellings par année. On n'envoie pas le journal à la campagne pour moins de six mois.

Les ANNONCES seront insérées au prix des autres Journaux.



On trouve le *Fantasque* au Bureau du Journal, chez M. G. GINGRAS, marché de la Haute-Ville, et chez M. ANT-MATTE, Bassé-Ville.

AGENTS.

Montreal, chez M. IGNACE BOUCHER, Rue Ste. Thel. et réservation à l'office des Trois Rivières, chez M. OLIVIER BUREAU, Etud. en Droit.

Les personnes qui désiraient se charger de l'agence du *Fantasque* dans les campagnes, sont priées de nous le faire savoir.

Je n'obéis ni ne commande à personne, je vais où je veux, je fais ce qui me plaît, je vis comme je peux et je meurs quand il le faut.

Vol. 3, Quebec, 1 Fevrier, 1841. No. 18.

MELANGES.

POUR FAIRE PENDANT

AU TABLEAU DE M. SHEFFER

INTITULÉ LE LARMOYEUR.

Et de grands Jobards ayant barbe grise au menton et épée au côté furent vus pleurant comme de faibles femmes. — *Ezéchiel.*

Et l'on s'étonna de la quantité de larmes que pouvait contenir l'œil d'un gouvernement. — *Chateaubriand.*

Nous avons rapporté hier la superbe note diplomatique, dans laquelle, en octobre 1833, notre système ne craignait pas de répondre à la bravade russe du duc d'Unkiar-Skelessi, en faisant déclarer par son représentant, à l'autocrate qu'il était profondément affligé. Nous avons dit à ce propos que notre Système

paraît avoir définitivement adopté l'affliction-profonde comme unique moyen de soutenir à l'étranger l'honneur et les intérêts de la France, et de tirer vengeance des avanies qu'ils peuvent essayer. Grâce à ce nouveau genre de politique extérieure, nos repré-entans près les cours européennes sont obligés d'avoir constamment la larme à l'œil ; nous avons une diplomatie tendre et fondante, une diplomatie de beurre de Bretagne et de cantalou.

Vu leurs dispositions proverbiales à la pleurnicherie, nous ne serions point surpris que le Système allât bientôt choisir ses ambassadeurs parmi les bœufs en bas âge.

Et puisque les envoyés diplomatiques du Système ne cessent pas de s'affliger, de se lamenter, d'afficher un air suppliant, éploré, il n'est pas étonnant qu'aujourd'hui notre politique étrangère fasse généralement pitié.

Par exemple, dans ce moment-ci, où de graves complications surgissent à divers points de l'horizon exotique, la diplomatie lacrymatoire de la grande nation française se met en frais extraordinaires de pénibles émotions. Ses yeux sont perpétuellement imbibés, noyés, d'où les mauvais plaisans prétendent que notre diplomatie ne fait que de l'eau claire.

On en jugera par les diverses dépêches ci-dessous, qui ont été dictées ces jours derniers à M. Soult, le ministre des relations ou plutôt des désolations extérieures.

I.

*A N***, chargé d'affaires du gouvernement français près la république Argentine.*

Monsieur le baron,

Nous apprenons que le président Rosas continue à prendre des airs hostiles et insolens vis-à-vis de la France, nous vous enjoignons d'y répondre en prenant l'air piteux et pleurard qui convient au représentant d'un des plus puissans royaumes de l'univers.

Quant aux humiliations, aux vexations, aux cruautés sans nombre que ce même président se permet à l'égard des sujets français, signifiez-lui nettement de notre part que nous en sommes profondément affligés. Attrape, sauvege !

A mesure que les méchans procédés de Rosas augmenteront, ayez soin d'augmenter aussi votre affliction. Montrez-vous tous près de pleurer, et si le barbare ne s'en émeut point, s'il persiste dans ses outrages et dans ces atrocités contre les Français, alors menacez-le hardiment d'en tirer un mouchoir exemplaire.

Agrez, etc.

II.

A M. le comte Sébastiani, ambassadeur près la conférence de Londres.

Monsieur le comte,

Tant qu'il ne s'est agi, de la part des grande puissances fautrices du traité des 24 articles, que d'étrangler la révolution Belge, sœur de la révolution de juillet, de fouler aux pieds l'indépendance territoriale d'un état allié et limitrophe, dont les frontières devaient servir de rempart à la France, nous n'avons pas jugé à propos de vous enjoindre d'être ému. Nous réservions notre sensibilité et la vôtre pour une meilleure occasion. Cette occasion se présente aujourd'hui. Il paraît qu'après avoir consommé la spoliation du Luxembourg et du Limbourg, les haut signataires du traité des 24 articles prétendent en outre dépouiller S. M.

Léopold 1^{er} et dernier, d'une douzaine d'arpens de bonnes terres faisant partie des domaines royaux du château de Lacken et cela pour les restituer à Guillaume de Hollande, sous prétexte que celui-ci les aurait jadis achetées de ces derniers. Pour lors, le magnanime Léopold, qui a consenti de la meilleure grâce du monde au démembrement d'une notable portion du territoire national confié à sa garde, jette les hauts cris et refuse obstinément de se laisser enlever quelques carrés de choux particuliers. C'est là une conduite digne d'un grand monarque et qu'approuve vivement la liste civile des Français, qui, peu soucieuse du reste, serait prête à mourir pour la défense et le maintien de ses navets privés.

De plus, comme Léopold est gendre de la cour citoyenne, on affirme que les plénipotentiaires des grandes puissances absolutistes stipulant à la conférence de Londres ont imaginé de jouer ce tour au roi-lét Belge, afin de vexer et d'insulter par ricochet le château de Tuileries. Ah mais ! ah mais ! cela ne se passera pas comme ça, et, pour commencer, vous allez leur dire en face que nous sommes *profondément affligés*.

Et si, malgré cette énergique déclaration, les plénipotentiaires des cours du Nord s'obstinent à vouloir souffleter le Système Français sur la joue de son gendre, oh alors ! mon vieux Sébastiani, vous lâcherez le gros moyen, et vous vous mettrez à pleurer comme... une bête !

Vous en êtes assurément bien capable.

Agréé, etc.

III.

A D***, envoyé extraordinaire du gouvernement français, près le Pacha d'Egypte.

Monsieur le marquis,

Nous sommes, vous le savez, très partisans du *statu quo* en Orient, et nous vous avons chargé de tâcher d'y faire adopter notre Système de la paix à tout prix, si c'est possible. Vous nous écrivez que vous avez exposé au Pacha nos dispositions bien arrêtées à cet égard ; mais vous ajoutez que le Pacha a répondu qu'il s'en moquait comme de sa première babouche, et qu'il n'en continuerait pas au moins son petit bonhomme de chemin guerrier. Ceci est un procédé insultant et inconvenant ; nous n'hésitons pas à vous envoyer l'ordre de signifier à Mehemet que nous sommes *profondément affligés*.

Que s'il n'en tient compte et s'il persiste à mettre son turban de travers, alors rappelez-vous le rang que la nation que vous représentez doit occuper en Egypte et ailleurs, et dès l'instant que vous le verrez prêt à fondre sur la Turquie, fondez vous-même en larmes.

Agréé, etc.

IV.

A M. l'amiral Roussin, ambassadeur Français près la sublime Porte.

Monsieur Roussin,

Vous nous mandez que le divan et le sultan n'ont pas l'air de faire le moindre cas des remontrances que vous ne cessez de leur adresser en notre nom pour suspendre leur déclaration de guerre contre l'Egypte. Méconnaître la voix de la France, quelle audace ! Déclarez haut et ferme que nous en sommes *profondément affligés*.

Et si cela continue, montrez vous-le ! qu'il convient à un ambassadeur d'une

puissance de premier ordre. Qu'on puisse dire qu'en Orient comme ailleurs notre diplomatie fait une pitoyable figure. Au lieu de mouiller votre doigt comme en 1833, mouillez vos yeux, n'écrivez pas en menaces, mais en singlots.

Telles retentir l'Orient du bruit de vos houain ! houain ! désespérés. Peut-être vos larmes, imbibant le Divan, le rendront-ils moins dur. Nous vous adressons ci-inclus, pour les besoins de votre île lacrymatoire, 1,500 mouchoirs de poche dont le prix sera prélevé sur les dix millions que la chambre s'apprête à nous voter à l'effet de soutenir avec dignité et fermeté l'honneur et les intérêts de la France en Orient.

Agréés, etc. ***

LE FANTASQUE,

QUÉBEC, 1^{er} FÉVRIER, 1841.

DERNIÈRES NOUVELLES.

Le paquebôt *Columbia* nous a mis en possession de nos journaux d'Europe ; mais nous n'avons pas eu le courage de les lire. Ceux de nos abonnés qui seraient curieux néanmoins de savoir ce qu'ils contiennent, n'ont qu'à parcourir bravement toutes les gazettes de la province, et s'ils ne sont pas contents des nouvelles qu'on leur y donne, ils n'ont qu'à parler nous leur en fabriquerons d'autres plus agréables. Voyons, cependant, examinons si les affaires du monde marchent à notre guise, et si, par hasard les petits potentats s'avaient de nous déplaire, disons-le, leur tout, nettement, comme s'ils étaient de simples, très-simples individus.

D'abord les affaires d'Orient. — Ce pauvre Méhémet Ali se fait arranger d'une drôle de façon. Ce barbare, ce tigre altéré de sang, ce sauvage dépourvu des premiers principes de la civilisation s'est fait entortiller par l'honnête diplomatie. Il a compté bonnement sur les promesses du roi-citoyen qui les a tenues, comme celles qu'il avait faites au peuple français lors de son étourderie de Juillet 1830. L'anglais qui veut protéger le Sultan pour que la France ni la Russie ne puissent point le protéger à leur tour, s'en va devant la Syrie, bombarde, canonne, escalade, bouscule tous les petits ports qu'il peut rencontrer ; et offre, après cela de négocier. C'est toujours l'ancienne mode renouvelée de Copenhague. Mais cela réussit et au diable les moyens une fois qu'on a vu la fin. C'est ce que dit monsieur Tonson qui ne veut cependant la fin que pour se procurer des moyens. Mais il ne s'agit point de Monsieur Tonson, mais bien de Louis Philippe qui est son cousin-germain pour les tours de Jarnac. Ce diable d'homme aime, tant la paix qu'il se battra comme un lion contre ses sujets pour ne point avoir la guerre. Il menaçait de mettre son bonnet républicain, mais il a mieux aimé s'en tenir à son bonnet de coton. Nous souhaitons que tout cela finisse bien pour lui. Il aura cependant de l'embaras et je crains bien qu'après tout il n'y perde la tête.

La frégate la *Belle Poule* a mouillé à Cherbourg ramenant les restes de Napoléon. Pauvre aigle ! qui aurait jamais cru te voir revenir sur une poule mouil-

Les cendres du héros ont été déposées aux invalides ; Louis Philippe a une vilaine grimace à l'arrivée de ces glorieux débris. Il prétend qu'un feu gèreux couve sous cette cendre.

L'empereur de Russie vient dit-on d'être assassiné. Cela n'étonne personne ; c'est une maladie qui descend de père en fils chez les Czars. Il aura sans doute été étranglé. Il ne faut point blâmer les Russes. Après tout, si c'est façon à ces braves gens de resserrer les nœuds de l'amitié pour leurs monar-

ses ! Il est assez de monarques qui le rendent aux peuples. Un autre bruit annonçait que les anglais s'étaient rendus en Chine et qu'ils y avaient Pékin. Il nous semble qu'il n'était pas besoin de courir si loin pour s'en vanter. On voit bien que ce pays-là se trouve aux antipodes du Canada. En fait ce n'est un pékin qui est pris ; en Canada c'est un pékin qui prend. Va-t-on faire gober de l'opium à ces pauvres chinois ! Pourvu qu'on ne leur donne de conseil spécial ils seront contents ; ils consentent à avaler toutes espèces de rogues excepté celle-là. Cela n'empêche pas qu'une fois installés dans le vaste empire, les anglais ne manqueront pas de faire voir à ses habitans des yeux en plein midi.

Connell continue l'agitation pour le rappel de l'Union ; il parcourt l'Irlande, il menace, persuade, enfin il n'épargne rien, ni peine, ni génie, pour arriver à son but. Quel dommage que cet homme se fasse vieux ! Hélas, si la mort venait le surprendre au milieu de sa carrière ! Hé bien ! si pareil malheur arrivait à un expédierait Mr. Caron aux irlandais pour achever l'œuvre de leur compatriote le grand patriote ; l'affaire serait bientôt terminée ; il convoquerait chez eux des assemblées contre l'union, parlerait, parlerait, parlerait juste comme Connell, au bon sens et à l'éloquence près ; on lui offrirait une petite place de député et en huit jours on n'entendrait plus parler de rien ; en deux tours de main le tour serait joué. Houp ! enfoncée la question de l'Union ! Il faut aller aussi que le Tonson a par devers lui de ces arguments qui sonnent si bien et qui ont de la verve ! Le joli bruit *argenté* que font des écus tombant dans une main ; ils semblent dire : *Trahis ! trahis ! trahis !* et ce doux chant répété deux ou quatre cents fois ne laisse pas que de causer un agréable chatouillement à l'oreille. On dit qu'on ne sait plus ce qu'on fait quant on se voit payé pour ne rien faire.

La question des frontières semble s'envenimer graduellement, et, du train que les intéressés y vont, je prévois qu'avant cinq cents ans cela pourrait bien amener une rupture entre les gouvernements yankees et anglais. Ce serait cependant dommage de voir se quereller des gens qui sont si bien faits pour s'entendre comme des larrons en foire ! En attendant on se livre à des rapports, à des inspections et à des inspections des rapports ; on se lance des gros mots à ne portant pas, on s'invective, on s'envoie des fusées à la congrès, c'est-à-dire qui font plus de bruit que de besogne ; enfin à propos de limites on fait des discours qui n'en ont point. Morbleu, messieurs, tâchez d'en finir ; car cela commence à m'impatienter ; parlez plus bas, sinon j'appelle Louis Philippe qui sait bien mettre la paix entre vous ; demandez plutôt au pacha d'Egypte.

Les nouvelles de ces nouvelles-là ne sont rien en comparaison de celle que j'ai lue dans un journal de Londres, et qui nous apprend que sa majesté la reine Victoria a été reçue membre du corps médical de la métropole. Il ne nous manquait que cela ! Non contente de purger la bourse de ses sujets voilà notre toute-puissante reine qui va savoir préparer elle-même une infinité de pillules nouvelles.

Le même journal dit que sa majesté fut reçue à l'unanimité après avoir passé examens d'usage. Cela n'a pas dû être fort long ; car voilà long-tems qu'on a monté à saigner son bon peuple et qu'elle s'en acquitte fort joliment.

Maintenant que nous avons donné les nouvelles étrangères, parlons un peu de nouvelles étranges.

Les signataires de l'adresse de félicitations à la reine apprendront sans doute avec beaucoup de plaisir que Sa Majesté a accueilli avec une grande satisfaction les témoignages de loyauté de ses fidèles sujets de Québec. Elle nous a chéri de leur témoigner en son nom et de les assurer que puisque la naissance d'une princesse royale leur a causé tant de joie elle ne croirait pas agir en dignes sances par une multitude de petites princesses royales. Par la même occasion elle nous a prié de vouloir bien communiquer à ces mêmes signataires et particulièrement à monsieur l'honorable maire qui eut l'admirable idée de convoquer la fameuse assemblée des félicitations, combien l'adresse a procuré de plaisir à la princesse royale elle-même. On la reçut justement un jour où son altesse royale était de fort-mauvaise humeur. Elle faisait entendre des cris qui dérangèrent le cœur de sa royale mère et les oreilles de son auguste père ; rien pouvait calmer sa douleur ; ni les jolies mines des dames d'honneur, ni les louanges des courtisans, ni les consolations de la nourrice auxquelles les princesses comme les paysans sont soumis ; enfin on ne savait plus qu'imaginer ; tant de si précieuses larmes, lorsque lord Normanby arriva tout essouffé avec l'adresse de félicitations de la partie la plus éclairée du beau monde de Québec. On la lut immédiatement à haute voix en présence de la jolie princesse royale, qui, dès les premiers mots interrompit ses cris, prêta l'oreille et tomba bientôt dans le plus profond sommeil. Maintenant, aussitôt que la princesse royale fait entendre le plus léger rouin-rouin on lui présente l'adresse elle produit constamment le même effet. Sa Majesté désire instamment qu'hors de Québec veuillent bien lui faire la faveur de lui en renvoyer encore une autre vu que la première est méconnaissable. La petite-princesse royale on l'avait donnée pour s'amuser s'est prise tout-à-coup d'une petite colère et le papier dont elle commençait à se fatiguer, on l'a entendue même dire haut : caca Caron ! On sait que les princes parlent raison dès le berceau. Autre accident : la princesse ne s'est point contentée de commettre sur ce papier de royales incongruités ; s'il n'y avait que cela ce ne serait rien et au milieu tant d'autres qui y sont déjà, celles de la princesse n'y paraîtraient point ; la noble petite fille s'est prise tout-à-coup d'impatience ; elle a craché sur l'adresse, l'a chiffonnée, s'en est fait un bonnet d'âne, l'a déchirée, puis l'a jetée dans le... nous ne savons au juste où elle l'a jetée, toujours est-il vrai qu'il n'a plus d'adresse et que par conséquent lorsque son altesse royale pleure et tient Sa Majesté éveillée on ne sait plus comment l'endormir.

Nous espérons que nos excellents loyaux, y inclus notre maire sur qui on compte désormais tant qu'on lui comptera ses trois cents louis, pas un centime de rabais, ne manqueront point de satisfaire aux vœux de notre glorieuse souveraine et qu'ils voudront bien répéter la magnifique et si chère cérémonie de la robe. Si par hasard ils n'aimaient point à se féliciter encore la reine ils pourraient présenter leurs complimens à la nourrice de notre royale princesse ; elle pourrait certainement faire quelque chose de beau à propos de lait, comme Mr. Caron s'il avait assez d'esprit pour cela.

où, à quelque temps qu'on n'entendait rien dire du conseil spécial, on pensait rarement qu'il dormait et les malins assuraient que c'était du sommeil d'occence. Quoiqu'il en soit on a toujours tort d'éveiller l'âne qui roupille ; l'on t'en avoir la preuve. Notre admirable et, à ce qu'il paraît, *impayable* page, après avoir passé trois mois à se chauffer les pieds, à se rogner les es, à se gratter le front pour avoir l'air de songer à quelque chose, choqué, doute, du reproche qu'on lui adressait de toutes parts sur son inaction, vient oter une demi-douzaine d'ordonnances, amendant les amendements des orances précédentes. Ce qu'on passa le plus couramment fut, comme on agine bien, le dépouillement de notre trésor. Les conseillers n'amendent à cette habitude. Un ancien philosophe ruiné prétendait que l'or est de le ; à ce titre nos conseillers sont de fiers pourceaux.

Mais tout cela ne serait rien ; on pourrait même passer par-dessus le sacrifice des écus de la province si, comme il paraîtrait, le partage avait jeté le ble au milieu du camp des philistins. On a vu des bandes de voleurs être aimement d'accord, obéir aveuglement à leur chef pour détrousser des passagers, piller des châteaux ; la soumission et la bravoure étaient le mot d'ordre ; aussitôt que venait le moment de partager les dépouilles, ce n'était que union, querelles, rupture. Nos administrateurs ne sont pas des brigands ; ils leur ressemblent sous de certains rapports ; au moment où ils veulent cueillir les fruits de leurs honnêtes travaux, la zizanie s'élève parmi eux, et, même on dit vulgairement : le diable est aux vaches. Voici comment cela se est passé, si l'on en croit les bruits sourds que font circuler les amis du goueur. (Ami veut dire en style de courtisan, un homme qui vous fait bonne, vous salue jusqu'à terre, baise la poussière de vos souliers et voudrait vous au fin fond des enfers ; il ne néglige d'ailleurs aucune occasion de vous y yer.)

Il y eut quelques mois monsieur Tonson, *alias* lord Sydenham, *alias* lord Toron, commençait à voir clair dans la noire conduite de sire James Stuart, *alias* le Jim, *alias* Jacquot Stuart, et il s'était bien promis de ne point manquer la nière occasion de lui faire sentir que, puisqu'il n'avait plus besoin de ses us services il pouvait prendre la clef des champs et s'en aller paître en té ; mais le gros Jim n'est pas facile de son naturel, il n'aime point à se faire r quoiqu'il ait contracté l'habitude de duper les autres, aussi résolut-il de son fait à son excellence. C'était véritablement un plaisir assure-t-on d'enre ces deux bons apôtres se dire leurs vérités.

- Quoi, s'écriait le gouverneur en redressant sa crête autant que faire se rait, me croyez-vous assez simple pour sanctionner une ordonnance de judi-re qui doit régler l'administration de la justice de façon à faire pencher la nce tout de votre côté ?

- Certainement que je crois votre excellence assez simple pour cela et même simple encore. Mais à votre tour, pensez-vous que j'ai écrit ce beau bill d'union vos beaux yeux ? Pensez-vous que maintenant que vous avez obtenu votre nnie complète, vous allez me priver de la mienne ? N'étions-nous pas con- que je vous passerais le Baring et que vous me passeriez le district des s-Rivières ? Vous voulez revenir sur vos pas, mais cela ne se passera t comme vous l'entendez. Je veux ma judicature siron je crie tout haut con- Union, je dévoile vos menées, je me démasque moi-même, je me fais sauter vous entraîne dans mon explosion. Allez j'attendais de vous une autre re- naissance. Quoi c'est ainsi que vous me traitez ; moi qui ai pris la peine

d'écrire pour vous des lois telles qu'on n'en trouve point dans le code turc ; et qui vous ait aidé à mener votre conseil par les cornes ; allez, je m'en souviendrai long-temps, et vous vous en souviendrez vous-même avant qu'il soit long-temps.

— Maître Stuart, maître Stuart, vous vous émancipez je crois ; ne faites pas tant le rodomont. Vous croyez être bien rusé, bien fin et vous ne voyez pas seulement que je vous ai joué sans me déranger. Vous étiez fort nécessaires sous un gouvernement despotique ; je me suis servi de vous comme un ahérissert du bourreau, vous avez fait mon œuvre, vous avez été pané, je n'ai plus le soin de vous, je vous renvoie à la société qui vous rejette ; vous êtes perdus maintenant dans l'opinion publique et à présent que va revenir le gouvernement représentatif vous ne pourrez jamais approcher du pouvoir. Mé contentez-vous assez simple pour cela maintenant ? Allez, allez, vous en finirez vos jours dans votre bonne ville de Québec ; contentez-vous de morigéner votre barreau et faire la leçon à vos confrères. Votre rôle est fini, polichinelle peut se débarrasser de sa bosse et de son nez postiche, rentrez dans vos foyers et tâchez par quelques bonnes actions de faire oublier vos bassesses ; allez.

A ces mots l'aide-tyran demeura atterré ; son visage devint vert, gris, noir, et toutes les couleurs enfin ; mais quoiqu'il ne pût répliquer mot il n'en pensa moins. Ses anciens collègues en voyant sa disgrâce partirent tous à la fois d'un nie éclat de rire. C'est tout ce qu'il purent faire pour consoler celui qui les avait conduits dans la voie du stupide despotisme.

CALENDRIER POUR 1841.—Par une négligence dans les bureaux de transport nous n'avons reçu qu'hier un lot de *Calendriers* publiés par Mr. Louis Perraud. Cette feuille, qui est imprimée avec beaucoup de goût, contient, outre les informations ordinaires et celles qui s'adaptent particulièrement au district de Montréal, des renseignements pour tout le Bas-Canada : tel que les évènements remarquables, tirés principalement de l'histoire des quatre dernières années, la liste des officiers publics, les sessions des cours de justice pour toute la province, le clergé catholique du Bas-Canada, les directeurs des collèges, etc., etc.

Le *Calendrier pour 1841* est à vendre à ce bureau, ainsi que chez les agents du journal en ville, prix 8 sous. Une déduction serait faite aux marchands qui en prendraient plusieurs copies.

DES recherches ayant été faites avec l'intermédiaire du Secrétaire d'Etat pour les Colonies par les soins de Mr. PATRICK DELMOUR, que l'on suppose avoir perdu la vie dans les insurrections en Canada, pour information relative à l'état de ses affaires, on prie toute personne qui pourrait posséder quelque information à ce sujet, de vouloir bien les communiquer au Bureau, pour les transmettre aux parties qu'elles concernent.

Par ordre,

T. C. MURDOCH,
Secrétaire en Chef.

Maison du Gouvernement,
Montréal, 15 Janvier 1841.

À être publié dans la Gazette Officielle et autres journaux, durant l'espace de deux semaines.

À VENDRE À CE BUREAU

Le portrait de Sa Grandeur le COMTE DE FORBIN JANSON *Eccquo de Nancy et Toul*. Prix 3s 9d. Il sera fait une déduction aux personnes qui en prendront plusieurs copies.